

# La petite institutrice

(XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)

par

**Eugénie FOA**

– Voyons, prenons l’air très sévère... la voix basse et grave... fronçons les sourcils... ça doit faire beaucoup plus d’effet... Ma poupée va me représenter la petite de Bremond... Je commence !... « Vous avez très mal récité votre leçon, et je suis très mécontente de vous, mademoiselle ! vous ne faites nulle attention à ce que je vous dis... On dirait presque, – et cela serait le comble de l’insubordination, – on dirait presque, dis-je, que vous vous moquez de moi... » Non, il ne faut pas leur dire cela, à ces petites filles, ça leur en ferait venir l’idée ; comme à moi, quand maman me défend de faire des vers... il me semble que je n’en ai jamais tant d’envie qu’alors... Re commençons... « Si cela continue, je le dirai à votre maman... » Oh ! il ne faut pas que je promette une chose que je ne tiendrai pas... ça les ferait gronder, ces pauvres enfants... il vaut mieux les prendre par les sentiments... la phrase de ma mère à moi, celle qui me fait tant d’effet : « Vous me faites de la peine, mademoiselle... » Oui... c’est mieux, ça... J’imagine qu’elle pleure... alors je l’embrasse... je la console... Mon Dieu !... que c’est difficile de faire l’institutrice !...

– Surtout à treize ans, interrompit une voix qui fit retourner promptement vers la porte la tête brune et spirituelle d'une jeune fille qui, debout devant une glace, forçait depuis un moment sa figure enfantine et douce à prendre un air rébarbatif.

– Ah ! c'est vous, maman, répondit-elle, reprenant sa première attitude... vous faites bien d'arriver, vous me direz si enfin j'ai réussi à me donner l'air vraiment imposant.

– Et quel est ton but en faisant toutes ces grimaces ?...

– Grimaces ! le plus beau froncement de sourcil qu'on ait jamais pu inventer... Du temps des dieux de la fable, Jupiter m'eût envié ce froncement de sourcil-là...

– Je n'en doute nullement, ma chère Élisabeth ; seulement je serais curieuse de savoir à quoi ce beau froncement de sourcil peut te servir.

– À me faire respecter de mes petites élèves...

– Plutôt à les faire rire...

– Vous me désillusionnez toujours, ma chère maman... moi qui étais si contente de cette épreuve.

– Dis-moi, Élisabeth, est-ce que j'ai besoin de toutes ces comédies-là pour me faire respecter de toi ?

– Oh ! c'est bien différent, maman ; vous avez l'air respectable, vous, tout naturellement ; mais moi... j'ai beau faire, on ne me craindra jamais.

– Enfant, quel besoin as-tu de te faire craindre ?... fais-toi aimer, cela vaut bien mieux !

– Oh ! aimer ! ça vient tout seul, maman... mais c'est craindre que je voudrais... Que cela me ferait plaisir, si toutes les petites filles tremblaient à mon approche !

– Pour cela, Élisabeth, il ne faudrait pas jouer avec tes élèves ; comment veux-tu qu'elles te craignent, lorsque tu sautes avec elles à la corde, ou que tu joues aux barres, ou avec leur poupée, avant ou après la leçon, et peut-être pendant... qui sait ?...

– Pendant ?... oh ! jamais pendant, maman... Avant ou après, je ne dis pas... ça, c'est vrai... Dame, il faut bien égayer un peu le français, l'anglais et la géographie... Mais je ne le ferai plus... je te

le promets... Tu as raison... ça me donne l'air trop enfant. À propos, maman, j'ai deux leçons de plus à donner par jour... oh ! quel bonheur !

– Pourvu que cela ne te fatigue pas trop, ma fille !

– Oh ! sois tranquille, chère maman, dit Élisabeth avec le sentiment le plus expressif... comment veux-tu que cela me fatigue, lorsque c'est pour toi que je travaille ? lorsque je me dis : Ma pauvre mère ne veillera pas si tard cette nuit pour achever sa couture ! Puis, si je pouvais gagner assez pour qu'elle fût mieux logée, mieux vêtue, mieux nourrie surtout !... Pauvre mère ! si tu savais combien je souffre quand je vois la pauvreté qui t'entoure... non pour moi... ça m'est bien égal ! mais pour toi !

– Et c'est pour toi aussi, ma chère petite, que je souffre, répondit madame Mercœur, en pressant sur son sein sa jeune et charmante enfant... À treize ans, nourrir ta mère... sais-tu que c'est bien beau, mon Élisabeth ?...

– Dites bien doux, ma chère maman... et encore, si vous vouliez permettre une chose ?

– Quoi ? faire encore des vers, n'est-ce pas ?... Eh ! ma pauvre enfant, où veux-tu que cela te mène, la poésie ?...

– Je ne sais, maman... à la gloire peut-être !

Et un éclair s'échappa des grands yeux noirs d'Élisabeth.

– À la gloire, chère petite !... ah ! je vais te répéter la phrase qui te fait tant d'effet : tu me fais de la peine !... Certes, je serais fière de tes succès et de ta gloire... mais ta santé délicate souffrirait d'un travail de tête continu et exalté... J'ai perdu ton père, ma fille ! je n'ai plus que toi au monde... conserve-toi pour ta mère, Élisabeth ! Ta santé, c'est ma santé... ta vie, c'est ma vie !...

– Allons, voici l'heure d'aller donner ma leçon, dit Élisabeth tristement.

Et, prenant son châle et son chapeau :

– C'est pourtant bien cruel... dire que la tête vous bout de choses qui y passent, qui s'y accumulent, s'y confondent... Tiens, maman, si tu ne veux pas que je fasse des vers, cache-moi les livres de Chateaubriand, et ceux de Lamartine, et ceux aussi de

madame Desbordes-Valmore... Mon Dieu ! que toutes ces œuvres sont belles, cependant !... Mais rassure-toi... maman... je t'obéirai, ou, du moins, je tâcherai.

– Éliisa, reprit madame Mercœur sérieuse, à ton âge, les facultés intellectuelles ne peuvent se développer qu'aux dépens de la santé... Je ne te défends rien... mais, je t'en prie, ne fais plus de vers...

Un peu désappointée, ayant noué son chapeau et mis ses gants, Éliisa se tourna vers sa mère et dit :

– Je suis prête.

La pauvre mère cacha sous un sourire approbateur l'émotion que lui causa l'acte de dévouement de sa fille.

Deux femmes sortirent d'une petite maison bâtie sur les bords de la Loire, dans un quartier solitaire de Nantes, et s'acheminèrent vers une grille au travers de laquelle on apercevait les arbres d'un beau parc. L'une de ces femmes, jeune encore, portait sur ses traits pâles l'empreinte d'une triste résignation ; la gaieté la plus naïve, les douces illusions de l'enfance semblaient se jouer sur le jeune front de l'autre, et se mêler aux boucles soyeuses de ses beaux cheveux noirs.

Ayant atteint la porte de la grille, les deux femmes s'arrêtèrent ; la plus âgée baisa sa compagne au front, et se retira ; la plus jeune sonna et entra.

Cette dernière avait fait à peine quelques pas sur la pelouse qui précédait le château qu'elle rencontra deux petites filles qui se désolaient auprès d'une carriole arrêtée.

– Léonie, Juliette, qu'avez-vous ? leur demanda la nouvelle venue.

– Tiens, est-ce déjà l'heure de notre leçon de géographie, mademoiselle Mercœur ? demanda Léonie, la plus grande des deux enfants, sans répondre à la question de la jeune fille.

– Mais oui, Léonie, il est midi, et, au lieu de jouer, vous devriez être dans votre chambre à étudier et à m'attendre.

Le ton grave qu'avait affecté mademoiselle Mercœur en parlant fit changer soudain le cours des réflexions de Léonie.

– Est-ce que tu veux gronder aussi, toi ! faire comme notre vieille bonne ? dit-elle d'un petit air lutin. Ça ne te va pas, Éliisa, je t'en avertis.

– Au fait, tu as raison, ma petite, dit Éliisa reprenant son air bon enfant ; mais pourquoi pleurais-tu quand je suis arrivée ?

– Parce que Juliette veut que je la traîne dans cette carriole neuve dont maman m'a fait cadeau, et que je n'en ai pas la force...

– Pauvre chou ! dit Éliisa, se baissant sur Juliette assise à terre, et l'embrassant tendrement : veux-tu que je te traîne, moi ?

– Oh ! oui, ma bonne amie ! dit Juliette avec joie.

Et voilà Éliisa, sans autre réflexion que celle d'obliger ses petites élèves, qui en met une dans la carriole, qui prie l'autre de tenir la main de sa sœur pour l'empêcher de tomber, et qui, saisissant elle-même la barre de bois servant de brancard, se met à tirer.

– Bravo ! bravo ! disait Léonie, bravo ! ça vaut la leçon de géographie, et c'est bien plus amusant. Va donc ! Éliisa, va donc !

Mais ce mot de géographie avait rappelé Éliisa à ses devoirs.

– Dans le fait, dit-elle, j'allais oublier que je ne suis, pour cette heure, qu'une triste et moraliste institutrice ; je fais l'enfant au lieu de faire la femme raisonnable. Voyons, mesdemoiselles, assez couru ; à la leçon de géographie, maintenant.

– Est-ce que nous allons dans la salle d'étude ? demanda Léonie.

– Et quitter la carriole ? dit Juliette.

– Mais certainement, mesdemoiselles ; je ne veux pas vous donner une leçon dans un parc en plein air.

– Et pourquoi pas ? demanda Léonie ; as-tu peur que le vent n'emporte tes paroles ?

Éliisa réfléchit un moment et s'écria :

– Une idée !... elle ne pouvait venir qu'à un enfant de mon âge : mêler ensemble les plaisirs et les devoirs. Il faut avoir treize ans pour en deviner les moyens. Écoutez-moi bien, mesdemoiselles. Ne pleure pas, Juliette, le vais faire à la fois le cheval et le postillon ; tu me serviras de livre de poste, Léonie... Fais bien attention,

Léonie ; tu sais bien comment est dessinée la carte de l'Europe, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Léonie, parfaitement.

– Eh bien, imagine-toi que cette pelouse, c'est la carte de l'Europe. Juliette est une dame anglaise qui voyage : moi, je suis domestique ignorant ; toi, tu es un savant... Mais, prends bien garde que ce nom de savant t'engage à beaucoup... Juliette me dit, par exemple, qu'elle veut aller en Italie... Je ne demande pas mieux que de l'y conduire, mais je ne sais pas où est située l'Italie... je t'ai déjà dit que j'étais un domestique ignorant ; il faut que toi, qui es un savant géographe, tu me l'indiques... Bien plus, nous sommes ici en Angleterre... il faut encore que tu me dises mon chemin.

– Attends, dit Léonie, je crois que, pour aller d'Angleterre en Italie, il faut que nous traversions la France.

– Je ne sais pas où est la France, dit Élisabeth, affectant un air niais.

– Elle est là, dit Léonie, désignant une place un peu au sud-est de l'endroit où est arrêtée la carriole.

– Ah ! mon Dieu, monsieur le savant, s'écria Élisabeth ; qu'est-ce que c'est donc que ce bras de mer qui m'empêche d'aller par terre en France ?

– C'est la Manche, dit Léonie.

– Bravo ! dit Élisabeth ; la carriole va nous servir de paquebot ; nous allons nous embarquer. Bien... le temps est beau, pas de vent. Nous voici maintenant débarqués sans accident à Calais ; faites-moi le plaisir de me dire, monsieur le savant, comment il faut que je traverse la France ? Est-ce en long, en large ?

– Non, dit Léonie ; l'Italie est dans cette botte... Il faut la traverser en biais.

– Bravo encore ! dit Élisabeth, faisant courir la carriole, et s'arrêtant à l'endroit indiqué par Léonie. Maintenant voici notre maîtresse, désignant Juliette, qui se laissait carrosser sans rien dire, qui a assez du séjour de l'Italie, et qui veut aller en Allemagne.

– Il faut remonter au nord, dit Léonie, indiquant avec précision la direction qu’offrait l’Allemagne sur la carte d’Europe.

– Et ainsi, mesdemoiselles, vous voyez que c’est un jeu tout comme un autre, et auquel on peut beaucoup s’amuser ; croyez-moi, j’en parle avec connaissance de cause : non seulement j’ai inventé le jeu, mais j’y ai joué bien des fois, je vous assure.

Après avoir été en Allemagne, ces demoiselles parcoururent successivement tous les pays formant la carte de l’Europe, et Éliisa, étant fatiguée de son double emploi de cheval et d’institutrice, renvoya à une autre séance le voyage en Asie, en Afrique et en Amérique. Puis on parcourut en détail de la même manière la France, l’Allemagne, la Suisse, l’Italie et l’Espagne, etc. L’institutrice et les jeunes élèves trouvaient dans cette manière d’enseigner et d’apprendre deux agréments, celui de renforcer le corps en satisfaisant l’esprit.

Ce fut un an après qu’Éliisa, toujours institutrice, mais ne pouvant se défendre de temps en temps de cette fièvre de poésie qui la saisissait et lui faisait crayonner par-ci par-là quelques vers qu’elle ne montrait qu’à un ami de sa mère, pour les enfermer ensuite au fond d’un tiroir, vit sa vie changée par un incident qu’elle désirait depuis longtemps.

– Je vous ai montré, mesdemoiselles, la jeune fille nourrissant sa mère du produit de ses leçons et vivant presque inconnue, mais heureuse, dans une sphère étroite et tranquille. Je vais vous la faire voir maintenant sur un théâtre plus élevé, nourrissant toujours sa mère, mais cette fois aux dépens de son cerveau et de sa vie.

C’était vers la fin de 1834. L’appartement avait cette élégance qui vient plutôt de l’arrangement que de la richesse ; on n’y voyait rien de trop, mais aussi rien n’y manquait. Une jeune fille était étendue sur un lit de repos ; on aurait, en vain, cherché sur son front décoloré, dans son regard morne, dans sa voix creuse, cette fleur de jeunesse et de santé qui distinguait, il n’y a que peu d’années encore, la petite institutrice de Nantes ; une petite table était placée près d’elle : de temps en temps, la jeune fille se

soulevait, sa main saisissait sa plume, et alors son regard retrouvait un de ses éclairs d'autrefois ; son front respirait la poésie, et elle écrivait et pensait jusqu'à ce que sa main fût lasse et que sa tête brûlante succombât sous le poids des pensées qui l'obstruaient.

– Ma mère !... ma mère... disait-elle souvent, lorsqu'elle se voyait seule... oh ! mon Dieu que je souffre... Est-ce qu'il serait possible que je mourusse si jeune ?... Je sens dans ma poitrine comme un feu qui me fait vivre et cependant me consume.

Puis elle récitait, comme on prie, deux stances qu'elle affectionnait singulièrement.

Pourquoi donc m'égarer dans des pensées funèbres ?  
Nébuleux avenir !... ah ! qu'au sein des ténèbres  
Tu sois caché toujours !  
Du ruisseau de la vie, ou limpide ou bourbeuse,  
Je veux laisser passer l'onde capricieuse,  
Sans regarder son cours.

Ce voile dont le ciel couvre ma destinée,  
Ce voile qu'en fuyant soulève chaque année,  
Pourquoi le déchirer ?  
Au livre du destin s'il essayait de lire,  
L'homme verrait une heure à peine pour sourire,  
Un siècle pour pleurer.

Puis elle se taisait, la jeune fille ; car elle entendait un pas approcher, et c'était le pas de sa mère !

– Tu es mieux, n'est-ce pas ? mon Élisabeth ? disait la mère, ayant presque réussi dans la chambre voisine à se composer un visage riant.

– Beaucoup mieux, ma chère maman... répondit Élisabeth, en affectant, elle aussi, un enjouement que sa pâleur démentait.

Et ces deux femmes, qui se trompaient mutuellement, ne se faisaient aucune illusion ! la mère sur la maladie de sa fille, et la malade sur l'avenir que sa mort préparait à sa mère...



– Ah ! pourquoi as-tu voulu venir à Paris ? s'écriait alors madame Mercœur... comme répondant à une voix intime du passé.

– N'en suis-je donc pas bien récompensée ! disait Éliisa gaiement. Compare la vie pauvre que tu menais à Nantes, à l'aisance qui règne ici autour de toi.

– Et ta santé ! criait madame Mercœur avec angoisse... Ah ! que Dieu me rende ma pauvreté et ta santé, mon enfant !

– Ma santé est bonne, chère maman... un peu de fatigue, voilà tout... Laisse tomber les feuilles des arbres, laisse-les repousser, et je serai guérie.

Un frisson presque prophétique glaça le corps de la pauvre mère, en entendant invoquer la chute des feuilles...

– Ah ! pourquoi es-tu venue à Paris ? répétait encore madame Mercœur, ne pouvant plus retenir ses larmes.

– J'en remercie avec effusion M. Mellinet-Malassis, dit Éliisa ; c'est lui qui fut le confident de mes rêves poétiques ! c'est grâce à sa générosité que je dus devoir imprimer mon premier livre... T'en souviens-tu, maman ? J'avais seize ans alors... Oh ! je n'oublierai jamais le plaisir que me causa ce petit volume in-douze, avec mon portrait, dont notre illustre poète, M. de Chateaubriand, voulut bien accepter la dédicace.

Et, comme un souvenir qui lui plaisait, Éliisa se mit à réciter ces vers de sa dédicace :

Comme un son fugitif de quelque note amie,  
Accueille doucement un accent de ma voix.  
Caresse le présent au nom de l'espérance,  
Songe au peu de saisons que j'ai pu voir encor,  
Et combien peu ma bouche a puisé d'existence  
Dans ce vase rempli dont je presse le bord.  
Tends une main propice à celui qui chancelle ;  
J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau ;  
Et l'aigle peut du moins, à l'ombre de son aile,  
Protéger le timide oiseau.

Puis ajouta Éliisa avec l'exaltation de la fièvre : – Je te pressai de venir à Paris... tu y consentis... J'ai eu quelques espérances

déçues, c'est vrai... mais rappelle-toi l'accueil aimable de M. de Martignac, poète lui-même ; il m'accorda son appui et 1.500 francs de pension : cela, réuni à mon faible talent, nous fit vivre avec aisance... Rappelle-toi mes succès dans les salons... mes triomphes !... Ah ! ils me flattaient, car je te les rapportais, car je t'en voyais heureuse et fière... Eh bien, si le travail a excédé mes forces, si le cerveau a tué le reste... eh bien, je peux mourir... ma vie a été courte... mais elle a été belle !...

– Mourir ! Et moi... dit madame Mercœur, avec un accent si douloureux qu'Élisa répliqua :

– Meurt-on toute entière, maman ? Non, je ne le crois pas... non, je sens en moi quelque chose qui ne peut m'anéantir...

– Cette idée peut consoler celui qui s'en va, Élisa ; mais celui qui reste ? observa douloureusement madame Mercœur.

– L'idée de la réunion doit consoler celui qui reste.

Un moment après, et ne voyant plus auprès d'elle sa mère, qui s'était éloignée pour lui dérober ses larmes, la jeune fille comprit tout ce qu'il y aurait d'affreux dans l'isolement où sa mort allait plonger sa mère qui n'avait qu'elle, elle seule pour soutien ! et, préoccupée par cette séparation déchirante, elle composa les vers suivants, qu'elle adressait à M. Guizot :

Dans une route défleurie,  
Sous un ciel froid qu'oublie un soleil bienfaisant,  
Je n'ai rencontré pour ma vie  
Qu'indigence, regrets, vains désirs ; et pourtant  
J'ai peur de la quitter, cette existence amère !  
Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère !  
Pour elle qui, sans moi, ployant sous le chagrin,  
Seule au monde de l'âme, à ceux dont sa misère,  
En cherchant la pitié, trouverait le dédain,  
Irait, dans sa douleur cruelle,  
Dire : Ma fille est morte ! oh ! donnez-moi du pain !  
Du pain ! je n'en ai plus ! Pauvre enfant ! c'était elle  
Dont le sort faisait mon destin...  
Ah ! que ce cri jamais à ses lèvres n'échappe !  
Quelque acéré que soit le glaive qui me frappe,  
Que Dieu ranime dans mon sein

Le pâissant flambeau de ma triste existence !  
Que, rendue à ma mère, et calmant sa souffrance,  
Je lui donne mes soins et charme ses vieux ans,  
Ou prenne dans mon cœur la part de ses tourments.

Mais bientôt la jeune poète ne quitta plus sa couche, et, se voyant dépérir tous les jours, le peu d'illusions qui lui étaient restées sur son sort s'envola tout à fait ; elle regretta Nantes, sa petite maison isolée et obscure ; elle regretta ses leçons, ses élèves, et l'air pur qu'elle avait échangé contre l'air enflammé de Paris.

Puis sa mère, dont le visage paraissait s'éteindre à mesure que l'âme d'Élisa s'en allait, sa mère, dont tous les traits ne peignaient qu'angoisse et douleur, et qui avait cessé de lui reprocher ses exaltations poétiques, – reproche-t-on son crime au coupable qui en meurt ? – le silence de sa mère était poignant pour elle.

Cependant quelques amis, de ceux que la fortune ne donne pas, mais bien le talent ou le malheur, la venaient voir quelquefois : madame Récamier, si bien nommée l'ange de l'Abbaye-aux-Bois, la duchesse d'Abrantès, le vicomte de Chateaubriand ; mais, tout en se félicitant d'être digne d'aussi hautes visites, la jeune fille sentait qu'en usant aussi vite son existence elle avait manqué à sa mission filiale. Dieu lui avait donné une mère à soigner, et elle mourait consumée par les veilles et le travail : quelques heures avant sa mort, le 7 janvier 1835, elle appela sa mère.

– Pardonne-moi de mourir, lui dit-elle d'une voix éteinte et pleine de larmes ; j'ai voulu plus que je ne pouvais, j'ai voulu te donner l'opulence !... et Dieu m'a punie ! Ah ! si le démon de l'orgueil et de la gloire ne m'eût pas tentée, si je m'étais bornée à ne faire que ton bonheur, nous serions encore à Nantes !... et je vivrais... Pauvre mère, je meurs, moi ! mais toi tu restes, oh ! tu es bien plus à plaindre !... Que feras-tu sans moi ?... Qui te nourrira ?... Qui t'épargnera des peines et des fatigues ? Qui aura soin de toi, si tu es malade ?... Qui chantera pour t'égayer, si tu te portes bien ?... Mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! je ne murmure pas... mais je vous en prie... ayez pitié de ma mère... accordez-moi

quelques heures, quelques jours, quelques années !... oh ! ne me faites pas mourir encore... je suis si jeune et ma mère n'a que moi !

Ce fut en priant Dieu de la conserver pour sa mère que la pauvre enfant rendit l'âme : son âme qui se peignait si pure et si chaste sur son pâle visage. Éliisa était morte depuis un moment, que sa mère, qui la croyait endormie, faisait encore : chut ! à ceux qui entraient.

Quand la pauvre mère s'aperçut que son enfant n'était plus, elle ne dit pas un mot, ne poussa pas une plainte ; mais, posant ses mains tremblantes sur cette jeune tête, à laquelle la mort n'avait pas imprimé son cachet redoutable, elle murmura seulement :

– Ange qui m'a précédée, attends-moi !

Les mêmes amis qui avaient visité Éliisa dans sa maladie l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure. M. de Chateaubriand, l'aigle à l'ombre de l'aile duquel la faible enfant avait placé son berceau, voulut lui rendre un dernier, un solennel hommage : il ne quitta le cimetière qu'après avoir déposé une couronne sur la terre qu'il venait de voir s'amonceler au-dessus de sa jeune compatriote.

Par ses poésies, la belle Éliisa Mercœur s'était montrée digne émule de madame Marceline Desbordes-Valmore ; sa prose était simple et belle ; madame Mercœur prépare une édition des œuvres complètes de sa fille.

C'est tout ce qui lui reste de son enfant !

Eugénie FOA, *Contes historiques pour jeunes filles*, 1904.

[www.biblisem.net](http://www.biblisem.net)